

lemment au terre à terre du pot-au-feu, comme un aigle à la chaîne, au plus bel instant de son essor. Rien qu'à songer à cela, le beau duc Du Lude se sentait mourir. Et il y avait lieu d'expirer, pour un artiste de cette marque. Ce gourmet qui demandait aux plus beaux fruits toute leur saveur, ce sybarite qui réclamait des fleurs les plus rares tous leurs parfums, était encore le dilettante exquis exigeant des artistes et des lettres toute la somme et toute la mesure de leurs talents. Ce maestro raffiné voulait, comme les musiciens au goût difficile, que le virtuose donnât toute la valeur de son instrument favori, plus sympathique et plus harmonieux qu'un chant de violoncelle : *la Conversation*.

Or, madame de Frontenac apportait à l'exercice de cet art suprême, une suprême grâce. Il fallait donc, à tout prix conserver à un art, aujourd'hui perdu, une incomparable interprète.

Et voilà pourquoi de grands seigneurs, comme le duc Du Lude, s'épuisaient en largesses, donnaient un appartement, une rente viagère, des pensions, les bénéfices de leur influence politique ou sociale à des amis pauvres, mais bien doués, dans la double intention de leur être agréables et de se rassurer eux-mêmes sur la certitude et la durée de leurs petits bonheurs intellectuels. Bref, ils voulaient, comme Louis XIV pour Molière, que tous les beaux esprits souffrant de l'indigence, vinsent à posséder comme eux le *securus quies* que leur procurait la richesse, ce *repos assuré* que chantait Virgile dans les Géorgiques et qu'il envoyait aux laboureurs pour les artistes et les poètes mendiant dans les grandes villes. Délivrés des affres du lendemain, ils n'auraient eu qu'à vaquer, sans contraintes d'argent, en toute liberté d'action, à leurs occupations littéraires, au premier rang desquelles DuLude et tout son cercle plaçaient la conversation, avant même l'oraison funèbre, le théâtre et l'opéra.

Voilà comment et pourquoi le grand maître de l'artillerie *adora la Divine*. A l'instar de cent autres superbes courtisans, il ne lui avait voué qu'un culte chevaleresque et platonique. Cette religion, basée sur des principes d'admiration mutuelles et de récipro-

ques sympathies, se réduisait en pratique à des échanges de galanteries et de politesses, à des égards parfaitement avouables, à des hommages absolument courtois. Au Moyen-âge, la dame d'un preux chevalier n'était pas sa maîtresse : pourquoi, dans l'histoire moderne, l'amie d'un gentilhomme le serait-elle ? A ceux là de mes lecteurs qui sourient en songeant au bel appartement que Madame de Frontenac occupait à l'Arsenal, de par la grâce de DuLude, je leur rappellerai le mot d'Edouard III, roi d'Angleterre, à ses courtisans, souriant comme eux, lorsqu'il ramassa la jarretière de la belle comtesse de Salisbury : *Honni soit qui mal y pense !*

ERNEST MYRAND.

Cours de Littérature

NOUS apprenons avec un vif plaisir que Mlle Milhau, chargée du cours de français au collège McGill et professeur au collège Royal Victoria, cédant aux demandes de plusieurs dames canadiennes-françaises de Montréal, et encouragée par l'élite intellectuelle de notre population, a l'intention d'ouvrir un cours de littérature à l'adresse des jeunes filles canadiennes qui, au sortir du couvent, désirent continuer leurs études et se tenir au courant du mouvement littéraire. Ce ne sera pas seulement une série de conférences et d'entretiens, mais un cours proprement dit avec dissertations corrigées et classées.

La saison est un peu avancée, et, cette année le cours ne pourra prendre toute son ampleur ; il ne comportera sans doute qu'une douzaine de leçons, mais permettra de constituer un noyau pour l'année prochaine.

L'entrée sera entièrement libre, et la seule condition imposée aux participantes est de s'inscrire le plus tôt possible au secrétariat du collège Royal Victoria, 759 rue Sherbrooke.

Mlle Milhau désirerait commencer dès le premier mardi de février, mais elle se réserve cependant de n'ouvrir ce nouveau cours que si le nombre de personnes inscrites lui paraît suffisant.

Cette restriction nous semble bien superflue, car nous ne doutons pas un instant de l'immense succès qui attend cette excellente innovation. Le si sym-

pathique talent de l'aimable professeur, son tact exquis, sa connaissance parfaite des idées et du tempérament de notre population française, nous assurent d'avance qu'il y aura foule à ce cours et que notre jeunesse féminine intellectuelle goûtera avec avidité ces leçons de haute éducation.

Nous recommandons à nos lectrices de ne pas tarder et de s'inscrire au plus vite au collège Victoria.

Charmantes soirées en perspective les 3 et 4 février prochains. A un concours de charité au bénéfice de l'hospice Bourget, à Hochelaga, M. le Dr G. E. Baril a été choisi pour représenter la section des Beaux-Arts, et, afin d'intéresser le public le plus aimablement possible, le président veut que tous les arts, musique, poésie, littérature, soient traités dans leurs différentes expressions. M. l'abbé Le Pailleur, curé du Mile End, le spirituel conférencier bien connu, s'étant volontiers chargé de la partie littéraire, fera des récits de voyage avec projections lumineuses, en variant son sujet, chaque soir. M. Alfred Desève, à la première soirée, le mardi, 3 février, réjouira l'âme artistique de l'auditoire par plusieurs morceaux de violon ; M. Ed. LeBel, le ténor favori, se fera entendre dans la soirée du mercredi, 4 février. Mlle Ethel, prêtant son concours généreux, récitera des monologues à chacune de ces soirées. Mlle Panneton, âgée de 10 ans, une étoile naissante comme chacun sait, chantera aux deux représentations. Enfin, M. le sculpteur Hébert a donné aux beaux-arts un buste superbe de Mgr Tanguay, qui fera l'envie de plus d'un souscripteur. Les billets de ces intéressantes soirées sont en vente à la pharmacie Décary, coin St-Denis et Ste-Catherine. Les billets bleus sont pour la soirée de mardi ; les rouges, pour celle de mercredi. Prière de ne pas confondre. M. l'abbé Gustave Bourassa, doyen de la Faculté des Beaux-Arts, à l'Université Laval, sera le président d'honneur de la première soirée ; M. le Dr Baril occupera le fauteuil, au second soir.

Dieu merci, sur ce sol, le titre est un détail, Et la distinction le produit du travail. Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite Notre aristocratie est celle du mérite.

Les Faux brillants.

F. G. MARCHAND.